

Patrick SERIOT
 Université de Lausanne

«'Je' n'est ni un pronom, ni un sujet», in *Romanskaja filologija v kontekste sovremennogo gumanitarnogo znanija: Sbornik naučnyx trudov/ Materialy I Meždunarodnogo naučno-praktičeskogo seminara (15–16 oktjabrja 2012 g.)*, Krasnodar: Prosveščenie-Jug, 2013, p. 176-181.

[176]

La recherche scientifique est une aventure, apparentée à l'exploration de terres inconnues. Mais pour découvrir un pays nouveau, il faut savoir se désinhiber, passer outre les opinions toutes faites et les solutions convenues.

En grammaire, comme dans bien des domaines, les clichés ont la vie dure et il est rafraîchissant de leur tordre le cou. C'est ainsi que la grammaire, loin d'être une matière à faire pâlir d'ennui les enfants des écoles, peut être joyeuse et pleine d'imprévu.

1/ La neige des eskimos

Commençons par examiner une prétendue vérité qui court les manuels de sémantique dans la plupart des pays du monde : le nombre de mots pour désigner la neige dans la langue des Eskimos. On a là un exemple frappant d'un manque total de déontologie de la part de ceux qui recopient des informations sans se donner la peine d'en vérifier la véracité.

En 1911, dans un ouvrage dont le titre aurait de nos jours quelques difficultés à passer le barrage du politiquement correct : *The Mind of Primitive Man*, le linguiste-ethnologue américain Franz Boas (1858-1942) écrit ceci :

As another example of the same kind, the words for "snow" in Eskimo may be given. Here we find one word expressing "snow on the ground", another one, "falling snow"; a third one, "drifting snow"; a fourth one, "a snowdrift."

L'affaire, intéressante en elle-même du point de vue lexicographique, aurait pu en rester là. Malheureusement il existe des linguistes du dimanche, comme Benjamin Lee Whorf (1897-1941), qui considèrent que les *formes* de nos mots sont le *contenu* de nos pensées, et qui franchissent allègrement le pas en considérant que les champs lexicaux sont des catégories conceptuelles, et que les Eskimos ne peuvent pas se représenter une catégorie aussi abstraite que celle recouverte par le mot anglais général *snow* ou le mot français *neige*.

Malheureusement encore, l'idée que les «peuples primitifs» ne peuvent pas penser l'abstraction et ne peuvent avoir que des représentations concrètes est encore bien répandue, sans que cela ne soulève beaucoup d'indignation devant cette nouvelle manifestation d'ethnocentrisme.

Une fois que l'idée que les Eskimos avaient *plusieurs* mots pour désigner ce que nous appelons la neige fut lancée, celle qu'ils en avaient *beaucoup* ne tarda pas à suivre. Ce fut alors une inflation de déclarations assénées avec d'autant plus d'assurance qu'on n'apportait pas la moindre preuve : on vit des articles parlant de «plusieurs centaines de mots» eskimos pour désigner la neige.

[177]

Heureusement, il existe des chercheurs qui ne croient que ce qu'ils voient, et qui ont pour idéal de n'affirmer que ce que l'on peut vérifier. Ainsi Geoffrey Pullum, dans un livre alliant le sérieux de l'enquête à l'humour de l'exposition : *The Great Eskimo Vocabulary Hoax and Other Irreverent Essays on the Study of Language* (The University of Chicago Press, 1991), attira l'attention sur le fait que compter les mots d'une langue n'est une simple besogne, et qu'il vaut mieux y réfléchir à deux fois avant de faire une addition rapide.

Notons d'abord qu'en anglais comme en français il existe une quantité non négligeable de mots désignant la neige. Quiconque est monté sur des skis sait qu'on doit les farter de façon différente selon qu'on va avancer sur de la *poudreuse*, du *carton*, de la *soupe* ou de la *papote* (en Suisse). Tout dépend du degré de spécialisation dont on a besoin.

Mais surtout, et c'est là l'essentiel pour cet exposé, la structure grammaticale de la langue eskimo (dans ses très nombreuses variantes locales) est *polysynthétique* (ou *incorporante*) : cela signifie que ce qui correspondrait en français à une phrase entière se dit en eskimo en un seul mot, qui rassemble la totalité de la structure syntaxique et lexicale d'un énoncé complet. Ainsi, en inuit, la langue eskimo parlée au Groenland :

angyaghillangyugtug

(littéralement : 'Il veut acheter un grand bateau',

se décompose en

angya = bateau,

ghilla = grand,

ng = acquérir,

yug = volonté,

tug = 3^e personne du singulier

Il s'agit donc d'une concaténation de morphèmes à l'intérieur d'une seule et même unité accentuelle, contenant une relation prédicative complète et autonome.

2/ le français, langue polysynthétique ?

Les étrangers apprennent le français la plupart du temps à partir de la norme écrite. On peut leur en savoir gré, car ce sont eux qui maintiennent la langue des classiques, en parlant comme écrivait Maupassant. Mais la réalité de la langue de tous les jours est bien différente.

Prenons l'affirmation maintes fois répétée que «le français est une langue à servitude subjectale», c'est-à-dire ne pouvant pas ne pas exprimer de sujet devant le verbe¹. Cette thèse est inattaquable tant qu'il s'agit de la norme écrite. En effet, on peut dire

Il pleut,

mais pas

**pleut.*

Ou

je parle

mais pas

**parle.*

¹ Voir, par exemple, Claude Hagège : *La structure des langues*, Paris, Que sais-je, 1982.

Essayons pourtant d'oublier que le français s'écrit, et étudions-le comme s'il s'agissait d'une langue parlée par des Indiens d'Amazonie. C'est alors un tout autre tableau qui se présente à nous.

Commençons par comparer avec l'italien.

En italien, on conjugue les verbes de la façon suivante au présent de l'indicatif :

parl-o
parl-i
parl-a
 [178]

La forme *parlo* forme une phrase complète : rien n'y manque. Mais on n'y trouve pas de lexème occupant une place de sujet (au sens de mot entraînant l'accord morphologique du verbe). Le morphème *-o* signifie «1^{ère} personne du présent de l'indicatif», mais n'est en rien un *sujet*, lequel se dit *io*, ce qui peut facilement se vérifier par la réponse à la question :

Chi parla ?

— *Io.*

Ainsi, on peut avoir la phrase

Io parlo,

qui, elle, comportera bien une position instanciée de sujet :

Io + parlo = Sujet + Prédicat.

On peut en conclure qu'en italien la présence d'un sujet devant un verbe n'est nullement obligatoire, et que *parlo* est un énoncé complet, auquel il ne manque rien.

Qu'en est-il alors du français oral ?

La forme courante de la conjugaison en français oral est la suivante (en utilisant la transcription adoptée par les slavistes) :

š-parl
ty-parl
i-parl

Il me semble clair que du point de vue de la structure morphologique, le morphème *š-* joue exactement le même rôle que le morphème *-o* de l'italien, à ceci près qu'il est antéposé au lieu d'être postposé. Un second argument en faveur de cette thèse est qu'à la question

ki parl ?

on ne peut pas répondre

š- (qui n'est pas plus détachable que le *-o* de l'italien), mais

mwa (en tout point comparable au *io* de l'italien).

Là encore, on peut avoir la phrase

mwa š-parl,

qui, elle, comportera bien une position instanciée de sujet :

mwa + š-parl = Sujet + Prédicat.

Certes, une objection se lève : à la différence de l'italien *-o*, le suffixe antéposé *š-* du français oral est *séparable* du lexème verbal. On peut en effet enchaîner des enclitiques :

š-tə-parl
ž-ÿi-parl

Il me semble cependant que cette objection ne tient pas, car la liste des morphèmes pouvant être intercalés entre *š-* et le lexème verbal se réduit à trois

unités : *tə*, *mə* et (*l*)*yi*. Le rôle de ces trois unités apparaît comme parfaitement clair à condition de considérer que le français oral est une langue polysynthétique au même titre que l'esquimo.

3/ phrases clivées ou structure normative ?

Allons alors plus avant, pour examiner la question de ce qu'on appelle couramment les «phrases clivées». Notons tout d'abord que l'enseignement du français comme langue avant tout écrite (ce qui est, sans nul doute, la seule façon raisonnable de le faire en s'adressant à des non-francophones) entraîne des résistances allant jusqu'au déni. Ainsi, un collègue m'a rapporté que, pour apporter la contestation à un exposé qu'il faisait sur ce sujet, un auditeur lui fit l'étonnante déclaration suivante :

[179]

«*Moi, des phrases clivées, j'en fais jamais !*».

Or il suffit de regarder la télévision ou simplement d'écouter les gens parler pour se rendre compte que les phrases clivées ne sont pas l'exception ou un phénomène «marqué», mais bien la seule norme possible.

En effet, si

Mon frère a cassé son vélo

est la norme enseignée (à juste titre, encore une fois) dans les grammaires de l'écrit et

Mon frère, il a cassé son vélo

est considérée comme une mise en valeur de l'actant *mon frère* par dislocation à droite du sujet, en revanche, dans la langue parlée, c'est bien le contraire qui est le cas. Ici, la norme, c'est-à-dire la façon la plus naturelle de s'exprimer, est

m̃fr̃ER ilakases̃velo

et non

m̃fr̃ER akases̃velo,

qui serait senti comme artificiel.

Notons également que le français oral a l'étonnante particularité de ne pas posséder de frontières de mots mais de syntagmes. Dans la phrase

m̃fr̃ER ilakases̃velo

c'est la présence de deux accents d'intensité :

m̃fr̃ER ilakases̃velo

qui permet de mettre en évidence la coupure de l'énoncé en deux unités de prononciation.

Il faut maintenant s'interroger sur le statut du syntagme

ilakases̃velo

et sur son analyse en constituants.

De même que dans la phrase esquimo citée plus haut, on peut mettre en évidence ici 5 morphèmes :

il+a+kas+e+s̃+velo

dont un morphème discontinu :

a-e, marque temporelle du passé composé.

Notons que ce syntagme peut se complexifier encore. En effet, dans

m̃fr̃ERS̃velo il:aãk̃rkase

le second syntagme comprend un indice personnel : *il*, un complément d'objet direct : *l*: (avec gémination de la liquide, supprimant la marque de frontière entre le sujet et l'objet), une marque temporelle : *a-e*, un adverbe de temps : *ãkər*, et un lexème verbal : *kase*.

4/ Une solution anti-platonicienne

Mais une question alors se pose : que faire du premier syntagme :

mãfrɛrsõvelo ?

Il est facile de le découper en quatre lexèmes :

mã+frɛr+sõ+velo

mais quel est leur fonction sémantique ?

La réponse est simple mais embarrassante : aucune !

Il y aurait donc dans cette curieuse langue qu'est le français oral des parties entières d'énoncés totalement privées de toute fonction syntaxique. De quoi ébranler bien des certitudes de l'enseignement de la grammaire du français, reposant sur la grammaire de Port-Royal, elle-même s'appuyant sur le *Sophiste* de Platon.

[180]

Rappelons les principes.

Lorsque nos étudiants de première année arrivent à l'université, ils sont munis d'instruments d'analyse appelés « groupe vert » et « groupe bleu », correspondant à ce qu'en grammaire générative N. Chomsky a appelé NP (Noun phrase) et VP (Verb phrase), selon la formule

$\Sigma \rightarrow NP + VP$

(pour «syntagme nominal» et «syntagme verbal»).

Ce que nos étudiants ignorent, est que cette analyse de la grammaire générative repose sur la structure logique universelle Sujet + Prédicat, mise en évidence par Platon dans sa querelle contre les sophistes, et dont il a expliqué les principes dans le dialogue du même nom.

Platon professait une métaphysique, dont l'essentiel consistait à affirmer que nous, les humbles mortels, ne pouvons pas connaître les choses dans leur *essence* ou *substance*, que seuls les dieux de l'Olympe peuvent contempler, mais seulement leurs *accidents*, c'est-à-dire les considérer sous un aspect visible, empirique, superficiel, incomplet.

Ainsi, dire «le cheval» ne nous apprend rien sur l'essence de la «chevalité», pas plus que «court» ne nous dit quoi que ce soit sur ce qu'est une course, mais dès qu'on *met ensemble* ces deux éléments séparés, on obtient un jugement complet, qui peut être soumis au test de vérité : si, effectivement, le cheval court, alors le jugement *le cheval court* est vrai, et faux dans le cas contraire. Notons encore que le statut de ce jugement est très instable lorsqu'il est repris par les grammairiens. Ainsi le mot grec λόγος, qui à lui tout seul a suscité une montagne de commentaires, est traduit en russe soit par *reč'*, soit par *slovo*, ce qui entraîne à son tour des divergences d'interprétation considérables.

L'opposition entre ὄνομα et ῥήμα, souvent traduite par la terminologie grammaticale de «nom» et «verbe», est ainsi, en réalité, une opposition *logicienne* entre sujet et prédicat : le sujet est ce dont on parle et le prédicat ce qu'on en dit. Pour dire, ou énoncer, il faut nécessairement énoncer *de quelque chose*, à *propos de quelque chose*. Cette doctrine platonicienne, qui remporte facilement l'assentiment du bon sens, repose bien sur une métaphysique : c'est parce qu'il y a des substances, connaissables par leurs seuls accidents, qu'il y a des sujets et des prédicats. Le mot

substantifs s'explique aisément à partir de la *substance* platonicienne.

Acceptons un instant de nous abstraire de la métaphysique platonicienne et de nous attacher à la structure réelle du français parlé. Il faut se rendre à l'évidence :

mɔ̃frɛRSɔ̃velo

n'est pas un «sujet» en attente de prédicat. Il s'agit d'une sorte de remise au garage de lexèmes en attente, disposés comme des pièces de linge sur une corde à linge. La théorie de la corde à linge présente l'avantage de rendre compte de la place tout à fait étonnante de cette suite de lexèmes ne servant en tout et pour tout que de supports d'anaphores et de cataphores qui vont se retrouver en concaténation à l'intérieur d'un même énorme syntagme, correspondant alors assez bien à la structure polysynthétique de l'esquimo.

En effet, la place de ces lexèmes «en attente» est indifférente. On peut dire tout aussi bien

mɔ̃frɛR ilakasesɔ̃velo

que

ilakasesɔ̃velo mɔ̃frɛR

[181]

ou même (et souvent)

mɔ̃frɛRSɔ̃velo il:akase.

Le français oral possède donc une syntaxe d'anaphore et de cataphore par rapport à des lexèmes qui n'ont d'autre rôle que de servir de supports à ces marques ana- et cataphoriques, devenues constituants d'une syntagme polysynthétique.

L'exemple suivant, étudié par Antoine Culioli, devrait convaincre les derniers irréductibles de la nécessité de se libérer des idées reçues :

mwamafijsɔ̃mariloto il:apaãkɔ̃R:epare

Notons d'abord l'ordre des lexèmes, répondant à une logique égocentrique : c'est à partir de *mwa* que s'ordonne *fij* (*ma*), puis, par rapport à ce dernier, *mari* (*sɔ̃*), et enfin *loto*, sans aucune marque d'appartenance, le contexte suffisant à lui tout seul à savoir de quelle automobile il s'agit.

Le syntagme polysynthétique comprend un indice personnel : *il*, un complément d'objet direct *l:*, un morphème temporel discontinu *a-e*, une marque de négation *pa*, et enfin un adverbe *ãkɔ̃R*.

L'indice personnel *il* est une anaphore de *mwamafijsɔ̃mari*, et l'indice personnel *l:* est une anaphore de *loto*. La totalité de la relation prédicative est ramassée de façon synthétique dans le second syntagme.

Cette façon de parler en français oral est tellement naturelle que nos étudiants apprenant à parler le russe font des fautes classiques telles que

**Nataša, ona ne prišla.*

Je conclurai par une remarque qui est une mise en garde : il ne faut en aucun cas enseigner cette syntaxe anaphorique aux étudiants étrangers de français. Ils doivent d'abord passer par Maupassant. C'est cette belle langue, certes un peu artificielle à l'oral, qu'il faut maintenir à tout prix. Mais les linguistes doivent se libérer des idées reçues, regarder les choses en face, et se donner les moyens d'une investigation réaliste. Je pense que la théorie de la corde à linge mérite en cela attention.